

Valcogne

Le faux pas



- Valcogne -

Le Faux pas

Vallin

© - Valcogne -, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3737-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

L'atmosphère ambiante portait jadis le doux nom de Printemps. Aujourd'hui, même si cela ressemblait à une antienne : il n'y avait plus de saisons. Depuis la Conflagration, aussi nommée : le désastre, la chute, la guerre ultime, la planète, bouleversée, avait changé. Les climats ne ressemblaient plus à ceux d'hier, leur chronologie était incertaine. Comme Jean François Valin arpentait les rues de la Cité pour se rendre à son rendez vous le ciel pâle tirait sur le vert et la température n'excédait pas les six degrés centigrades. Cela ne le dérangeait pas outre-mesure car il aimait bouger et ignorait la froidure. Une flamme intérieure l'habitait depuis toujours, presque douloureuse, l'incitant à agir pour agir, remuer, encore et encore, pour atteindre...il ne savait quoi au juste. De taille moyenne, râblé, il évoquait un jeune taureau impatient de faire mordre la poussière à ses tortionnaires. Sa démarche était droite, affirmée. Il était sobrement vêtu d'un pantalon confortable à poches multiples, d'une vareuse et d'une chemise kaki. À son côté, pendant à son ceinturon de toile écrue, un étui où dormait son revolver. Dans sa botte gauche, un poignard d'appoint.

Dès les premières confrontations il avait perdu mère et père, famille proche et amis. Recueilli par le Pretoria de Paris il y fut éduqué selon une rude discipline. Coucher tôt, levé tôt, respectant les consignes, ses pairs et ses mentors, mangeant ce qu'on leur accordait, quand c'était possible. Guidé par des anciens il avait développé précocement des talents naturels pour les arts martiaux. Pendant son adolescence il participait à la reconstruction en trimant dans le bâtiment. Il aimait bricoler, fabriquer des meubles, poser des planchers, dessiner sur n'importe quel support, créer de petites sculptures, quelquefois aussi des bijoux. Objets bien inutiles par ces temps où les femmes arboraient des treillis guerriers, de stricts uniformes, de militaires manteaux, sur lesquels n'étaient autorisées, en guise de fanfreluches, que des insignes. On appréciait les créateurs, mais surtout ceux montrant des qualités d'ingénieurs, de stratèges, de scientifiques. L'époque, issue de la destruction, continuait allègrement celle-ci. De multiples groupes de survivants, ayant chacun leur vision du monde, se battaient encore soit pour

l'imposer, soit pour se préserver des autres. Chaque coterie s'acharnait à conserver ses acquis sans jamais les améliorer puisque perdant son temps à affaiblir ceux des autres. Sur un territoire meurtri sur des milliers de kilomètres et habité par des factions diverses, Paris, envers et contre tout, malgré les bombardements, les famines, les raids, restait l'Etoile de France, la libre Cité. Elle appartenait depuis des décennies aux « F », pour Forces Françaises Indépendantes. En dehors de cette armée structurée son peuple rassemblait tous les types de combattants imaginables : anciens déserteurs de bandes adverses, hommes et femmes de science, ouvriers, ruraux dépossédés de leurs terres, marchands, aventuriers. Tous avaient rejoint le giron des « F » avec reconnaissance, sans se poser de questions. Ils trouvaient auprès d'eux une protection, de quoi se nourrir, un abri et même des lois. Ils devaient juste participer à diverses activités en échange : nettoyage, tâches agraires, mécanique, approvisionnement. Les « F » se gardaient bien d'intervenir dans les conflits périphériques, à moins d'être menacés, protégeaient la ville, répliquaient aux agressions et menaient des actions secrètes de conciliation avec diverses obédiences. Valin était un rouage de cette politique.

Autour de lui chacun se ravitaillait dans les boutiques officielles achalandées par les fermes installées sur les toits, les champignonnières, les stations hydroponiques souterraines et les jardins citadins du Comité d'Agriculture. On avait pu sauver quelques races animales et élever des poules pour au moins obtenir des œufs et, plus rarement, de la viande. Mais un secteur privé se développait aussi et dans la rue 28-4, vingt huitième en partant du fleuve et dans le district quatre, se tenaient de nombreuses échoppes proposant chaussures, colifichets, appareils de mesure de radioactivité, détecteurs de gaz, outils, objets façonnés. Au hasard de sa marche il tomba en contemplation devant une vitrine refaite depuis peu. On y exposait des ouvrages colorés, en trois dimensions, sauvés du cataclysme, qui se présentaient de prime abord comme les plus banaux des livres. Ils recelaient pourtant des trésors. Quand on fixait assez longtemps sur l'un d'eux son regard des images naissaient spontanément et restaient disponibles tant qu'on ne les quittait pas. Il s'extasia sur une mer pourpre s'agitant autour de rochers crayeux aux formes tourmentées battus par les

flots écumants. Lydia le sortit involontairement de sa rêverie. Elle marchait droit devant elle sans regarder, récepteur collé à l'oreille, tête baissée, toute à sa discussion avec son amie Catherine l'informant de ses derniers transports amoureux. Quoique dise celle-ci, à savoir que son amant l'avait prise la veille dans l'escalier de la tour puis dans le garage en sous-sol, elle s'en moquait un peu. Ce qu'elle aimait surtout chez son amie c'était sa droiture, son « un chat est un chat », sa fidélité et sa ponctualité. Elles riaient beaucoup ensemble et, pour Lydia, cela n'avait pas de prix. Entre deux anecdotes un jeune homme débaroulant dans la rue étroite lui imprima un coup d'épaule qui la projeta sur un inconnu figé devant une boutique. Manquant tomber, elle se raccrocha à la manche de l'homme qui, tiré de ses songes, sursauta si violemment qu'il la repoussa et qu'elle s'affala au sol malgré tout. Réalisant qu'il s'agissait d'une passante et non d'une provocation Valin tendit la main pour l'aider à se relever. Ils étaient confus. Lui, parce qu'il se savait capable du pire lorsqu'on le surprenait, elle, parce qu'elle s'en voulait de l'avoir importuné. Elle quitta rapidement Catherine et le détailla. Il la regardait aimablement pendant qu'elle observait son accoutrement de soldat de fortune, son arme, son visage rude aux yeux malicieux, les boucles brunes qui tombaient sur son front.

« Désolée... » Bredouilla t'elle. Déjà, deux hommes en uniforme approchaient. Le plus grand, casquette grise aux deux traits rouge vif, sergent, lui demanda :

« Cet individu vous importune, Madame ? »

Il avait sciemment appuyé sur le « Madame » d'un air désabusé. La veille une brigade avait sauté rue 111-6. Dix de ses hommes avaient péri parmi les gravats d'un poste qui avait explosé comme un volcan. Une femme, précisément, avait actionné la bombe. On l'avait vue au dernier moment sans pouvoir la stopper. Aussi l'officier se méfiait-il de n'importe qui. Le dévisageant sans sourciller elle répondit calmement.

« Rien de grave, Sergent » en forçant délibérément à son tour sur son grade. « Nous nous sommes heurtés. J'étais distraite et marchait les yeux au sol, voilà tout. »

Valin la soutint.

« Tout va bien. »

Elle fut charmée par son timbre de voix, posé, un peu trainant, teinté d'un soupçon d'accent des faubourgs. Les gardes les dévisagèrent, se jaugèrent des yeux, pour enfin s'éloigner avec un petit salut. Enveloppés par le flot humain qui vaquait à ses occupations, ils disparurent bientôt. Les jeunes gens marquèrent un moment d'hésitation. À sa faveur, elle nota son faciès énergique, légèrement triangulaire, où brillaient des yeux foncés mais vifs. Lui, s'aperçut brutalement que quelqu'un pouvait lui plaire. Il aima d'emblée son expression enjouée, ses pommettes fortes, son nez fin et droit, ses lèvres pleines. Aussi grande que lui, ses cheveux blonds et soyeux tombaient jusque sa ceinture, cascading sur ses épaules et son dos en un mouvant manteau moiré.

« Excusez-moi pour ce geste d'humeur... » Débuta t'il.

Haussant le buste, mettant sa poitrine en valeur, elle lui sourit.

« Je vous ai surpris. Mais vous pouviez corriger celui qui m'a jeté sur vous plutôt que vous en prendre à moi, non ? »

« Trop tard. Mais, dites, rien ne nous interdit d'aller boire un verre en gage de réconciliation ? Et puis nous serions plus à l'aise qu'ici pour discuter. »

Lydia apprécia sa franchise, son attitude directe. Lui, se surprenait lui-même. Les femmes, depuis longtemps, étaient des éléments secondaires, voire totalement absents, de son existence. Non qu'il n'en ait jamais connu mais juste parce qu'il ne désirait pas s'attacher pour les préserver de son mode de vie aléatoire. Lydia acquiesça :

« Je préviens une amie que je la verrai une autre fois et je vous suis. »

Elle décala son entrevue. « La conversation de ce mystérieux jeune homme me changera sans doute un peu de celle de Catherine. Au pire, je me congédierai rapidement. » Pensa t'elle.

En dehors des mess, cantines et soupes populaires, organisées par les autorités, de nombreux indépendants avaient créé des lieux conviviaux où coulaient indifféremment des sodas aux herbes, des succédanés de café, des ersatz de tout et n'importe quoi, élaborés à partir de tout et de n'importe quoi, mais aussi, et cela étonnait toujours Valin, des alcools forts faits maison, fruités et râpant le gosier avant de vous enflammer les tripes. Ils cherchèrent une de ces tavernes de fortune et choisirent celle à l'enseigne du « Chat qui pète ». L'animal, peint en noir sur une pancarte au fond blanc, regardait dans les yeux les visiteurs. Un nuage évocateur s'échappait de son postérieur derrière sa queue dressée en l'air. Ils entrèrent dans le bar, y trouvèrent un chaud décor de tables antiques devant lesquelles des bancs de bois accueillaient les clients. Parquet ciré, comptoir de cuivre rouge, serveur véloce, fleuraient bon l'avant guerre. Ils se mêlèrent aux nombreux consommateurs. Hormis divers bons de rationnement ou de salaire, l'argent existait sous la forme d'une monnaie frappée par les « F », contenant de l'or, et nommée Franchise. Elle se déclinait en pièces de 1, 5, 10, 50, 100 Franchises, de tailles progressives selon leur valeur. Leur verso s'ornait d'un « F » creux en spirale et leur recto d'une figure féminine en relief. La vie était dure, l'argent rare, mais, en dépit de tout, le peuple de Paris tenait, plus que jamais, à se distraire. Lydia avait appris par son père qu'il en avait toujours été ainsi. Il espérait, disait il, que cela continuerait jusqu'à la fin des temps.

Un petit groupe de jeunes soldats buvait, perché sur de hauts tabourets, devant le bar. Ils s'esclaffaient en criant presque. Jouant aux dès des tournées de plus en plus généreuses, ils hurlaient souvent pour rien, mais de bon cœur. Près de Lydia et Valin quelques couples papotaient. Leur rapprochement était alors rien moins qu'évident. En cette ère de guerre civile, fille unique chérie du général en chef des « F », François Anders, âgée de trente ans, elle vivait de ses rentes. Elle avait du monde entrevue tours et détours et eu pour amants quelques hommes comptant parmi les plus retors des coteries existantes. D'eux, sans doute, elle avait acquis la native méfiance, le cynisme qui la caractérisait. Elle était belle et s'y était habitué. À son sens, c'était justice. Chacun était comme il devait être, c'était immanent. Dieu, la Providence, ou quoi que ce soit qui y ressemble, avait eu

là son mot à dire, probablement. Quelquefois, comme pour se faire pardonner son égoïsme, elle faisait des dons au Secours Général, organisation très structurée assistant les blessés des fratricides combats sans discernement des origines de ceux-ci. Elle aimait la vie, le sourire des enfants, les grosses sommes d'argent et la musique. Quand la situation était trop tendue là où elle se trouvait elle partait chaque fois pour des cieux plus cléments. Ainsi, la veille, était-elle à Nouveau-Marseille. Après un séjour de trois mois, les affrontements y ayant repris de plus belle, elle était revenue auprès de son père.

Valin vivait à Paris depuis toujours. Et jamais n'avait connu le calme, l'aisance, la sécurité. Il avait supporté les alertes, les glacis divers, ravagés et austères, où on l'adressait au hasard de missions incompréhensibles. À peine se faisait-il des amis, pendant que des officiers compréhensifs le formaient, qu'il apprenait la disparition de tel ou tel, fauché dans la fleur de l'âge dans un attentat aveugle, mort en héros pour on ne savait quelle précieuse cause. Dur, quelquefois cassant, il se réfugiait souvent dans un égarement mental proche de la folie. Plutôt agressif, sa politesse envers Lydia s'expliquait parce qu'il avait voulu éviter de faire un esclandre devant les soldats. De plus, il n'avait pas eu d'idylle depuis longtemps et Lydia réveillait en lui une libido ne demandant qu'à s'exprimer. Deux bonnes raisons d'être aimable. Pendant son travail il convoyait des fonds au profit du système bancaire des « F », volait à l'aide d'équipages en perdition, côtoyait la mort chaque jour. Les conflits faisaient rage depuis bientôt quarante ans. La vie valait peu. En guise de salaire il percevait une maigre solde. Le breuvage qu'il comptait offrir à Lydia n'entamerait pas beaucoup son pécule car, à l'inverse des viandes, rares, ou des fruits, l'alcool était accessible. En entamant leur conversation ils s'extasièrent un instant sur la beauté de l'endroit, son mobilier, son décor, découvrant qu'à ce sujet ils partageaient les mêmes goûts. Valin s'enquit de ce qu'elle désirait consommer.

« Une vodka glacée. » annonça t'elle candidement.

Il jeta un coup d'œil prudent autour d'eux. Personne, manifestement, n'avait entendu ce souhait, égal d'une provocation. Depuis l'origine on

pensait que l'histoire d'hier et surtout celle d'aujourd'hui incombait autant à « Ceux » de l'Est qu'à « Ceux » de l'Ouest et en public il était inconvenant, voire incroyable, de s'abreuver de liquides ressemblant aux sodas ou à de l'eau de vie de pomme de terre symboliques de chaque camp. Embarrassé Valin s'imaginait mal annonçant au garçon :

« Une bière et une Vodka ; s'il vous plaît ! »

Il s'accorda une minute de réflexion.

Un homme, robuste, vêtu d'une veste noire, lui tournait le dos. Il remarqua sa nuque, cireuse, dépourvue de cheveux. Elle semblait offerte aux courants d'air ou attendre d'hypothétiques coups de massue. En face de lui, une femme aux belles jambes nues, nerveuses et longues, croisées l'une sur l'autre, lisait une ardoise. Elle portait une bague, nota fugacement Valin, à tous les doigts de la main droite. Comme il se détachait de ce spectacle et allait passer commande, son regard se portant vers le dehors, surpris un éclair. Un véhicule approchait, trop rapidement. Profitant d'un ciel momentanément dégagé, le soleil frappait les deux vitres s'ouvrant sur le flanc de la voiture et cela l'intrigua. Sans doute fut-il le seul à voir surgir dans la seconde deux fûts sombres annonceurs de mort. Sans réfléchir, il se rua sur Lydia. Se croyant agressée, elle hurla. Leur table versa. Ils s'aplatirent au sol. Des balles commençaient à tout déchiqeter sur leur passage. Après Lydia plusieurs consommateurs avaient crié aussi et s'étaient allongé instantanément. D'autres, tels la jeune femme, étaient restés figés, cloués sur leur banquette. Certains furent cueillis debout pendant leur déplacement. Quelques uns, tête penchée vers leur voisin ou voisine, absorbés dans leur discussion. Un ouragan avait fracassé la baie vitrée, écrasé à sa caisse le tenancier, fauché le serveur, scié un pilier soutenant le faux plafond, tuant huit personnes sur le coup. Soudain, un silence extraordinaire s'imposa.

Valin était indemne. Lydia montrait une éraflure assez profonde au bras gauche et saignait. Hébétés, ils comprenaient à quoi ils avaient échappé. Nez encore à ras du sol, Valin vit, incrédule, le corps du gros homme chauve baigner dans une flaque rubis, allant, implacablement, s'élargissant. Encore